

**Mercredi 16 février 2011**

(refrain)

**Au jour le jour à la nuit la nuit**

À la belle étoile  
C'est comme ça que je vis  
Où est-elle l'étoile  
Moi je n'lai jamais vue  
Elle doit être trop belle pour le premier venu  
Au jour le jour à la nuit la nuit  
À la belle étoile  
C'est comme ça que je vis  
C'est une drôle d'étoile c'est une triste vie

(2° couplet)

Boulevard Richard-Lenoir j'ai rencontré Richard Leblanc  
Il était pâle comme l'ivoire et perdait tout son sang  
Tire-toi d'ici tire-toi d'ici voilà ce qu'il m'a dit  
Les flics viennent de passer  
Histoire de s'réchauffer ils m'ont assaisonné

**À la belle étoile,**  
paroles de Jacques Prévert  
musique de Joseph Kosma

« Et plus spécialement, c'est de nous apercevoir aussi que le problème moral, éthique, de notre praxis est étroitement attaché à quelque chose que nous pouvions entrevoir depuis quelque temps : c'est que cette insatisfaction profonde où nous laisse toute psychologie, y compris celle que nous avons déjà fondée grâce à l'analyse, tient peut-être à quelque chose, justement à ceci qu'elle n'est qu'un masque – un alibi quelquefois – de cette tentative de pénétrer le problème de notre propre action qui est l'essence, le fondement même de toute réflexion éthique.

Autrement dit, qu'il s'agit de savoir :

– si nous avons réussi à faire plus qu'un tout petit pas hors de l'éthique,  
– si, comme les autres psychologies, la nôtre n'est pas simplement un des cheminement de cette réflexion éthique, de cette recherche éthique, de cette recherche d'un guide, d'une voie dans quelque chose qui, au dernier terme, se pose en ceci : "que devons-nous faire pour agir d'une façon droite" étant donné notre position, notre condition d'hommes ? »

Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse*, Séminaire VII, 25 novembre 1959.

## Alors...

## repères

## appels

- **amorce**

- **ouverture**

- **mouvement 1**

- qu'est-ce que je fous là ?
- au jour le jour à la nuit la nuit

- **Not des Lebens**

- Les fonds de casseroles

### Alors...

- en passer par là
- la vaisselle avec deux bacs

- **mouvement 2**

- rationaliser, c'est toujours suspect
- réflexions phénoménologiques (*praecox gefühl*, instant de voir)
- la réduction phénoménologique transcendante
- la disparité subjective

### Alors...

- **mouvement 3**

- **Not des Lebens**/les fonds de casseroles
- liberté de rencontre (*vie quotidienne ; pathologie du psychiatre*)

### Alors...

- **mouvement 4**

- logique analytique (+ critique de la bureaucratie)
- le désir inconscient
- le transfert, les greffes de transfert
- la tuchè, la rencontre
- l'éthique, le corps

### Alors...

- **mouvement 5**

- qu'est-ce que je fous là ?/**Not des Lebens**
- la capacité du psychiste, la « fonction » psychiste
- économie générale/économie restreinte
- la dimension existentielle du **Not des Lebens** (autrui, une forme de "passion")

### Alors...

- **mouvement 6**

- la misère de l'existence/**Not des Lebens**
- la Spaltung
- le point d'Anaximandre, Holzwege, la brande

éthique, Jacques Lacan,  
qu'est-ce que je fous là ?, les fonds de casseroles  
au jour le jour à la nuit la nuit, la vie quotidienne

Freud, Entwurf

Erwin Straus, Eugène Minkowski,

Henricus Cornelius (H.C.) Rümke (ou Rümcke)

Praecox Gefühl, instant de voir, horizonné, dans le même paysage

Jacques Schotte, Juan Lopez Ibor

La réduction phénoménologique transcendante

la disparité subjective, le transfert

psychiste, François (Francesc) Tosquelles, la brande

Kierkegaard, Claude Rabant

Grundrisse, travail inestimable, Karl Marx, Niels Egebak,

Gérard Granel, Pascale Molinier

bureaucratie, institution, psychothérapie institutionnelle

le groupe de Sèvres, Jean Ayme, Paul-Claude Racamier

le désir inconscient,

la tuchè (avec tous les accents possibles !), la rencontre

Paulette

désirant, désiré, désirable

boîte à outils, tailleur de pierre, Ludwig Wittgenstein

Spaltung, greffes de transfert, Gisela Pankow

Martin Heidegger, Holzwege

appels : « action de faire venir ou d'attirer en un lieu ». <http://www.cnrtl.fr/definition/>

Ici, c'est une invitation à plonger dans les prises de notes pour y puiser les articulations développées autour de ces termes par Jean Oury dans les précédents séminaires de Sainte-Anne (2005-2010)...

[http://www.ouvrirlecinema.org/pages/reperes/prisnot/JO\\_prisnot08.pdf](http://www.ouvrirlecinema.org/pages/reperes/prisnot/JO_prisnot08.pdf)

ainsi que dans les nouvelles bribes... au fur et à mesure...

## amorce

*Ce soir-là, j'avais ouvert le micro très tôt.*

*J'ai donc accès,  
au moment où je me mets à travailler sur cette séance de février  
aux traces enregistrées de ce laps de temps, inqualifiable :  
quand Jean Oury s'installe,  
ouvre lui aussi les micros : celui de l'amphi, le petit micro cravate pour son  
enregistrement personnel.  
Laps,  
où il prolonge un peu la conversation avec ceux qui l'accompagnent...*

*Cet enregistrement devient très troublant sur la question :  
quand démarre effectivement une séance d'un séminaire de Jean Oury ?  
En allant vérifier dans le Gaffiot l'étymologie du mot « laps », je découvre qu'il  
vient de lapsus (pas très étonnant), dont la première signification,  
avant celle du trébuchement ou de l'erreur, est celle-ci :*  
**« Tout mouvement d'écoulement, de glissement de course rapide, en  
parlant d'étoiles, de fleuves, d'oiseaux, de serpents, etc. »**

*Concrètement, se pose pour moi le problème :  
à partir de quand retenir les propos de Jean Oury pour rendre compte de la  
séance ? Quoi noter ? À quoi renoncer ?*

*Toute résolution s'avérant inutile, je choisis, cette fois-ci, de vous faire écouter  
les trente premières minutes de l'enregistrement de ce laps du 16 février 2011....*

*« écoulement », « trébuchement », « faux pas », « glissement »,  
« erreur », « course rapide », ...*

*Quel « oiseau » fait Jean Oury ?*

[http://www.ouvrirlecinema.org/sons/JO/bribes/JO\\_110216/intro.mp4](http://www.ouvrirlecinema.org/sons/JO/bribes/JO_110216/intro.mp4)

<http://www.lexilogos.com/latin/gaffiot.php?p=888>

*« Alors, ces temps-ci... (« Ces temps-ci !... »)... »*

## ouverture

### ◆ La dimension de l'éthique

Cela commence par une invitation à relire le séminaire de Lacan sur l'éthique...

Jacques **Lacan**, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-60),  
Séminaire VII, Seuil, 1986, 18 novembre 1959.*

<http://www.seuil.com/livre-9782020091626.htm>

Extrait de la version disponible sur le Net

<http://staferla.free.fr>

« J'ai annoncé cette année... pour titre de mon séminaire : *L'Éthique de la psychanalyse*. [...]

Cela n'est certes pas sans un moment d'hésitation, voire de crainte, que je me suis décidé à aborder ce que je vais vous dire aujourd'hui, ce que je compte mettre sous ce titre.

Je m'y suis décidé parce que, à la vérité, c'est ce qui vient dans le droit fil de ce que nous avons fait l'année dernière, si tant est que nous puissions considérer que ce que nous avons fait a reçu son plein achèvement.

Néanmoins, il nous faut bien avancer, et je crois que ce qui se groupe sous le terme de *Éthique de la psychanalyse* est quelque chose qui nous permettra de mettre à l'épreuve... plus que dans tout autre domaine... les catégories à travers lesquelles, dans ce que je vous enseigne, je crois vous donner l'instrument le plus propre à mettre en relief ce que l'oeuvre de FREUD... au premier plan l'expérience de la psychanalyse qui en découle... nous apporte de neuf sur quelque chose qui est à la fois très général et très particulier.

De neuf pour autant que je crois que l'expérience de la psychanalyse est hautement significative d'un certain moment de l'homme qui est celui dans lequel nous vivons, sans pouvoir toujours – et même loin de là – repérer ce que signifie l'oeuvre dans quoi nous sommes plongés, l'oeuvre collective, le moment historique.

Et d'autre part, cette expérience particulière qui est celle de notre travail de tous les jours, à savoir la façon dont nous avons à répondre à ce que je vous ai appris à articuler comme une demande du malade, une demande à quoi notre

réponse donne sa signification exacte. Une réponse dont il nous faut garder la discipline la plus sévère pour ne pas laisser s'adultérer le sens en somme profondément inconscient de cette demande. »

*À partir de cette dimension posée,  
JO va peu à peu introduire les éléments  
— je remarque qu'il parlera de 'séquences',  
comme dans un montage cinématographique —  
qui seront articulés ce soir...*

« Et puis... »

## mouvement [1]

### ◆ « Qu'est-ce que je fous là ? »

C'est d'abord cette expression, banale, un gallicisme, intraduisible...

Marc **Ledoux** en a fait pourtant le titre d'un ouvrage publié en flamand...

*Une traduction française, publiée chez Literarte en 2005*  
<http://www.amazon.fr/Quest-ce-que-fous-Psychoth%C3%A9rapie-institutionnelle/dp/2914932154>  
[http://www.systemique.be/spip/article.php3?id\\_article=373](http://www.systemique.be/spip/article.php3?id_article=373)

**Jean Oury, in Jean Oury/Marie Depussé**  
**À quelle heure passe le train... Conversations sur la folie,**  
**Calmann-Lévy, 2003, p. 25.**

<http://www.editions-calmann-levy.com/livre/titre-156596-A-quelle-heure-passe-le-train-auteur-ecrivain-Jean-Dr-Oury.html>

« Je n'ai pas eu à me forcer, pour me poser cette question. J'ai dû me la poser en naissant. En obstétrique, ça existe, le terme, on dit qu'il y a des enfants étonnés (j'ai oublié ce que ça veut dire, peut-être qu'ils refusent de respirer...)

[...]

## Alors...

### ◆ « Qu'est-ce que je fous là ? »

#### Onze heures du soir à La Borde

« J'illustre ça quelquefois ... [...] ... ça arrive plus souvent qu'on ne croit... Onze heures du soir à La Borde... ça fait un peu moins de bruit... y a des gens comme ça qui par... qui passent, comme ça... ça reste pittoresque quand même... mais y a plus personne parfois... Sur la pelouse — il y a une grande pelouse à La Borde — Cette grande pelouse... de là on voit ce qu'on appelle : le château ! Ça me fait toujours un peu rigoler qu'il y ait un château !

Et alors je dis : mais... qu'est-ce que c'est que ça ! Mais sérieusement ! C'est pas simplement un petit jeu de caractères ! Mais, vraiment, vraiment ! : qu'est-ce que je fous là ? ... à La Borde, ce château, toutes ces histoires !... »

**Jean Oury, in Jean Oury/Marie Depussé,**  
**À quelle heure passe le train... Conversations sur la folie,**  
**Calmann-Lévy, 2003, p. 27, 28, 32.**

<http://www.editions-calmann-levy.com/livre/titre-156596-A-quelle-heure-passe-le-train-auteur-ecrivain-Jean-Dr-Oury.html>

« Parce que ma question, "qu'est-ce que je fous là ?", reste sans réponse. C'est sa vertu. Je suis là, depuis un demi siècle, je ne peux même pas dire pourquoi.

Il y a toujours ceux qui savent pourquoi ils sont là. Je les appelle "les ça-va-d'soi". Ils savent pourquoi ils sont là, mais ils ne sont pas là. Ils ne peuvent accueillir personne, ils sont trop pleins de ce qu'ils croient savoir pour remplir la fonction sans laquelle il n'y a pas de psychiatrie, la fonction d'accueil.

[...]

Ma question au moins fait le vide. Elle trace un chemin qu'il faut rouvrir sans cesse vers le désir inaccessible de rester là.

Si l'on entend rester là comme un imbécile, en donnant à imbécile son sens noble : celui qui refuse de comprendre. Oui, ils interrogent ça, les schizophrènes. Et ça, c'est peut-être mon désir, mais c'est là que se branche l'éthique.

[...]

"Qu'est-ce que je fous là ?", c'est une façon de s'exposer au possible, une sorte

de réduction phénoménologique extrême. Ça fait bien de dire ça, j'ai un peu honte ; on pourrait bien dire : une réduction de type schizophrénique. Quand on pense qu'un schizophrène a perdu tout rapport avec les évidences, ce que Erwin Straus appelle les axiomes de la quotidienneté, qui font qu'on enfle une veste plutôt par les bras, et un pantalon de préférence par les jambes, qu'il n'a pas de rapport à son histoire, donc pas avec son avenir, cette réduction a minima, pas très confortable, est un préalable pour envisager la rencontre avec lui qui te demande, comme il se le demande à lui-même, ce que tu fous là. »

**Jean Oury**, « Onze heures du soir à La Borde ou les mésaventures de l'éthique », in *Onze heures du soir à La Borde*, Galilée, 1980, p. 71-115.

[http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre\\_id=3020](http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3020)  
Texte écrit pour un colloque à Milan en avril 1975,  
publié in 10/18, La jouissance et la loi, p. 32, 1977.

**La Borde, La nuit**

(enregistrement sonore, depuis le 2<sup>e</sup> étage du château,  
entre 22h30 et 23h30, mai 2011)

[http://ouvrirlcinema.org/sons/JO/LB/LB\\_nuit.mp4](http://ouvrirlcinema.org/sons/JO/LB/LB_nuit.mp4)

## ◆ « Qu'est-ce que je fous là ? »

### Les pigeons de Sainte-Anne

*Jean Oury nous raconte son après-midi, attendant dans sa voiture  
que l'on retrouve la clé disparue de l'amphi CMME  
où doit avoir lieu le séminaire...*

*...De l'observation à la description de cet autre laps de temps...  
(à écouter dans le fichier son)*

*Il évoquera la description de Sainte-Anne par Jules Vallès*

**Jules Vallès**, *Le tableau de Paris*, Berg international éditeurs, 2007.

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Gil\\_Blas](http://fr.wikipedia.org/wiki/Gil_Blas)

### Sainte-Anne (Gil Blas, 9 mars 1882)

« Un bruit. C'est un canard qui crie, une poule qui glousse, il y a une basse-cour dans un coin. À droite, sur une palissade, du linge étendu qui sèche, des vestes et des pantalons bleus ; c'est le costume dans lequel on enferme ici ce qui survit d'un homme. Chaque insensé laisse tous les jours, là-dedans, un peu de lui

même, chair, sang ou larmes. De longues allées, des carrés de gazon gris, des brouillards de verdure pâle et des ruisseaux de folle avoine ; des marguerites de quoi faire des couronnes pour bien des Ophélie !

L'air est doux, l'horizon profond ; il y a place pour tous les rêves, pour toutes les visions. Voici le cabinet du directeur : point de camisole de force pendue à la muraille, point de gardiens dans les coins ; mais des fleurs sur la cheminée et un pinson qui fait le fou à la fenêtre. Nous rôdons, curieux et défiants, autour des fonctionnaires. On dit que la folie se gagne, les têtes se gâtent dans cet air empesté par la fumée qui monte des cerveaux malades, comme les poumons se gâtent à respirer les brouillards d'hiver. Plus d'un, parmi ceux qui s'étaient chargés de rendre la raison aux autres, a perdu la sienne en chemin. On cite le docteur M\*\*\* heureux, plein de santé et d'avenir, déjà célèbre par ses études sur les aliénés et qui (il n'y a pas vingt ans) monta dans une chambre de Charenton, où il était médecin, prit son rasoir et se coupa la gorge.

Il avait, dit-on, écrit sur un bout de papier : "Je me tue parce que je me sens devenir fou". Le directeur de Sainte-Anne n'en est pas là, il est tranquille comme Baptiste, et serein comme un ciel d'été ; il nous fait, avec tact et courtoisie, les honneurs de son enfer. » (p.36-37)

### Quartier des hommes (Gil Blas, 9 mars 1882)

« Pas un cri !

Un homme vient à nous, frémissant, inquiet. On voit qu'il a peur de son émotion, peur qu'on trouve sa phrase baroque, son regard vague, son allure étrange. Il entoure de précautions infinies chaque parole qui peut le rendre suspect et nous ôter confiance en sa raison. Il déclare, en tremblant, qu'il sait qu'il n'est pas fou, et voudrait savoir pourquoi on le retient prisonnier.

— Je porte peut-être, dit-il, la peine de mon nom. Il le prononce, ce nom ; c'est celui d'un régicide mort sur l'échafaud. Et lui, qui n'a pas ramassé l'arme paternelle, cherche en vain les motifs qui l'ont fait traîner là et se demande si ce n'est pas le sort, dans sa famille, d'être frappés à la tête. Je veux croire, pour son malheur, et pour l'honneur des autres, qu'il n'y a point là-dessous d'erreur volontaire. Il s'est, en effet, embrouillé un peu quand nous l'avons poussé à bout. Mais combien s'embrouillent, qui ne sont point à Sainte-Anne et qu'il n'y faudrait pas mettre !

Fou ou non, il a le lot plus mauvais que son père. Je préférerais, certes, pour lui,

l'agonie courte de l'échafaud.

La meute des aliénés venaient le flairer et le mordre. Ils l'embrassaient de leurs gestes, ils l'enveloppaient de leur haleine. Il a appelé au secours : les gardiens se sont mis à rire. Il a jeté un cri de menace et de désespoir. On lui a répondu en sautant sur lui ; on l'a encapuchonné, terrassé, lié et attaché à quelque barre de fer, comme un chien, dans cette fourrière humaine.

Il répétait en pleurant : " Je ne suis pas fou". On a serré les courroies plus fort. Il voulait écrire à ses amis, voir sa mère. Il demandait les magistrats ; le magistrat est venu, la mère aussi ; mais il s'était passé vingt-quatre heures. C'est assez pour être touché par le fléau ! Le mal des autres a fait trou dans le crâne ; le supplice a su élargir la plaie ; le doute est venu ; la confiance et la raison ont fui par la même fêlure ; et les gardiens amènent devant les parents un être frissonnant et effaré qui ne sait plus se défendre, hésite ou crie, s'emporte ou pleure. Qui donc disait qu'il n'était pas fou ?

La mère repart, désespérée, le magistrat convaincu ; – le médecin triomphe ! »  
(p.46-47)

## ◆ Au jour le jour, à la nuit la nuit...

### La vie quotidienne

*Devant l'absurdité 'devosienne' de ce qu'il raconte  
sur les pigeons et les vigiles de Sainte-Anne  
(c'est ma façon d'interpréter !)*

Jean Oury cite (comme souvent) le poème devenu chanson de Jacques Prévert :  
« au jour le jour à la nuit la nuit... »

À la belle étoile, de **Prévert** et **Kosma**,  
interprété par **Marianne Oswald**

[http://www.dailymotion.com/video/x4krhx\\_marianne-oswald-a-la-belle-etoile\\_music](http://www.dailymotion.com/video/x4krhx_marianne-oswald-a-la-belle-etoile_music)

*Une ville de fous (Raymond Devos)*

[http://www.youtube.com/watch?v=huU\\_n2\\_OreA](http://www.youtube.com/watch?v=huU_n2_OreA)

« Ce "qu'est-ce que je fous là", ça m'a fait, non pas réfléchir – faut se méfier de la réflexion –, mais ça m'a fait apparaître d'autres... "séquences" »

## ◆ Not des Lebens

*Pour faire apparaître cette "séquence", JO revient aux premières séances du séminaire sur l'éthique de Jacques Lacan autour de l'expression de Freud dans l'Entwurf : **Not des Lebens***

« ... L'état de misère... de *nécessité* de misère d'être là... de la vie ! (*Lebens*) ... L'état de misère de la vie... »

### Not ,-, "e

f (Bedrängnis) **détresse** f , (Mangel) **misère**  
f , **dénuement** m , (Sorge, Mühe) **peine** f , (Notwendigkeit)

**nécessité** f

zur Not à la rigueur

mit knapper Not à grand-peine

in Not sein (in Seenot, Bedrängung) être en détresse, (bedürftig) être

dans le besoin

in seiner Not dans sa détresse

Not leidend (Bevölkerung) nécessaire(-euse)

er hat seine liebe Not damit/mit ihr il a bien du mal/du mal avec elle

wenn Not am Mann ist en cas de besoin, (im Notfall) en cas

d'urgence

Collins

<http://dictionnaire.reverso.net/allemand-francais/not/forced>

Jacques **Lacan**, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-60)*,  
Séminaire VII, Seuil, 1986, 9 décembre 1959.

<http://www.seuil.com/livre-9782020091626.htm>

Extrait de la version disponible sur le Net

<http://staferla.free.fr>

« Ce qu'il y a dans *das Ding*, c'est le secret véritable. Car il y a un secret de ce principe de réalité dans Freud, dont Lefèvre-Pontalis vous a montré la dernière fois le paradoxe. Car s'il parle du principe de réalité, c'est en quelque sorte, comme l'a bien souligné Lefèvre-Pontalis, par un certain côté pour nous le montrer en somme toujours tenu en échec et n'aboutissant à se faire valoir qu'en quelque sorte sur la marge, et par une sorte de pression dont on pourrait dire... si les choses n'allaient infiniment plus loin... que c'est celle que Freud appelle, non pas comme on le dit souvent fort mal pour souligner le rôle du processus secondaire : les besoins vitaux, mais dans le texte allemand : *Not des Lebens*,

die Not des Lebens. Formule infiniment plus forte. Quelque chose qui veut, le besoin... et non pas les besoins... la pression, l'urgence. L'état de Not, c'est l'état d'urgence de la vie. Il faut noter que Not des Lebens... que j'ai noté la dernière fois au tableau pendant que Lefèvre-Pontalis parlait ...c'est ce quelque chose qui intervient au niveau du processus secondaire, mais du processus secondaire d'une façon plus profonde que par cette activité corrective sur laquelle l'un et l'autre... Lefèvre-Pontalis et moi ...nous avons insisté, mais pour déterminer le niveau  $Q\eta$ , la quantité d'énergie supportée, si l'on peut dire, conservée, soutenue par l'organisme pour être... à mesure de la réponse... nécessaire à la conservation de la vie. Notez-le bien, c'est au niveau du processus secondaire que s'exerce le niveau de cette détermination nécessaire. »

Sigmund Freud,  
« Esquisse d'une psychologie scientifique » (1895-96),  
in *Naissance de la psychanalyse*, Entwurf für eine psychologie...,  
Puf, 1956, p. 317.

[http://www.puf.com/wiki/Autres\\_Collections:La\\_naissance\\_de\\_la\\_psychanalyse](http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:La_naissance_de_la_psychanalyse)  
[http://www.lutecium.fr/Jacques\\_Lacan/transcriptions/freud\\_esquisse\\_de.pdf](http://www.lutecium.fr/Jacques_Lacan/transcriptions/freud_esquisse_de.pdf)<sup>1</sup>

« À mesure que s'accroît la complexité interne de l'organisme, le système neuronique reçoit des stimuli provenant des éléments somatiques eux-mêmes, des stimuli endogènes qui tendent aussi à se décharger. Ils prennent naissance dans les cellules du corps et provoquent les grands besoins : la faim, la respiration, la sexualité. L'organisme ne peut leur échapper comme il le fait pour les stimuli extérieurs ; il n'est pas en mesure d'employer leur quantité ( $Q$ ) pour les fuir. Les excitations ne cessent que si des conditions bien déterminées se trouvent réalisées dans le monde extérieur (par exemple dans le cas du besoin de nourriture). Pour exécuter l'acte [capable de fournir ces conditions] et pouvant être qualifié de spécifique, il faut un effort indépendant des quantités endogènes ( $Q\eta$ ) et généralement plus grand qu'elles, puisque l'individu est soumis à certaines conditions que l'on peut appeler *urgence de la vie*. En conséquence, le système neuronique se voit obligé de renoncer à sa tendance originelle à l'inertie, c'est-à-dire sa tendance au niveau = 0. Il doit apprendre à supporter une quantité emmagasinée ( $Q\eta$ ) qui suffise à satisfaire les exigences d'un acte spécifique. Suivant la façon dont il le fait, cependant, la même tendance persiste sous la forme modifiée d'un effort pour maintenir la quantité à un niveau aussi bas que

<sup>1</sup>Sur le même site, il y a aussi une traduction française.

possible et éviter toute élévation, c'est-à-dire pour conserver constant ce niveau. Toutes les réalisations du système neuronique doivent être envisagées soit sous l'angle de la fonction primaire soit sous celui de la fonction secondaire imposée par les exigences de la vie (*Not des Lebens*). »

« Mit der Komplexität des Inneren nimmt das Neuronensystem Reize auf aus dem Körperelement selbst, endogene Reize, die gleichfalls abgeführt werden sollen. Diese entstammen Körperzellen und ergeben die großen Bedürfnisse, Hunger, Atem, Sexualität. Diesen kann sich der Organismus nicht entziehen wie den Außenreizen, er kann ihre Quantität ( $Q$ ) nicht zur Reizflucht verwenden. Sie hören auf nur unter bestimmten Bedingungen, die in der Außenwelt realisiert werden müssen. Z. B. Nahrungsbedürfnis. Um diese Aktion, die spezifisch genannt zu werden verdient, zu vollführen, bedarf es einer Leistung, die unabhängig ist von endogenen Quantitäten ( $Q\eta$ ) im allgemeinen größer ist, da das Individuum unter Bedingungen gesetzt ist, die man als **Not des Lebens** bezeichnen kann. Hiemit ist das Neuronensystem gezwungen, die ursprüngliche Tendenz zur Trägheit d.h. zum Niveau = 0 aufzugeben. Es muß sich Vorrat von Quantität gefallen lassen, um den Anforderungen zur spezifischen Aktion zu genügen. In der Art, wie es dies macht, zeigt sich indes die Fortdauer derselben Tendenz modifiziert zum Bestreben, die Quantität ( $Q\eta$ ) wenigstens möglichst niedrig zu halten und sich gegen Steigerung - zu wehren, d.h. konstant zu halten. Alle Leistungen des Neuronensystems sind entweder unter den Gesichtspunkt der Primärfunktion oder der Sekundärfunktion, die durch Not des Lebens aufgedrungen ist, zu bringen. »

« *Alors*, je me suis souvenu que j'avais dit à Lacan que j'avais compris "Not des Lebens"... à cette époque !... ça fait longtemps !... »

« Et *dors* j'ai dit : mais j'ai dû éprouver ça de temps en temps ... *Not des Lebens*... pour moi, c'est plus compréhensible quand j'emploie un autre terme... J'ai dit : **Les fonds de casseroles**... »

## ◆ Les fonds de casseroles



« Par exemple, dans le train... je prenais le train pour aller à Paris, régulièrement... Et puis on regarde le paysage... C'est terrible des fois de regarder le paysage !... Des fois il faut mieux regarder rien du tout !... mais... regarder le paysage ! Et ça induit alors... quelque chose... et je disais : c'est les fonds de casseroles ! Les fonds de casseroles !... c'est-à-dire : y a rrien ! ... rien !... c'est même pas rien !... un rien c'est beaucoup, un rien c'est quelque chose... mais c'est en deçà du rien ! ...On ne peut même pas le dire !... »



Jean-Marie **Straub**-Danièle **Huillet**, *Amerika, Rapports de classes*, 1984.

[http://www.youtube.com/watch?v=5StKov\\_qa4A&feature=related](http://www.youtube.com/watch?v=5StKov_qa4A&feature=related)

*La séquence débute à 5'30 de l'extrait*

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Marie\\_Straub\\_et\\_Dani%C3%A8le\\_Huillet](http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Marie_Straub_et_Dani%C3%A8le_Huillet)

**Sur les fonds de casseroles, cf. également**

« Conversation autour du radeau de Fernand Deligny », dans le cadre du séminaire de Jean-François Chevrier, à l'ensba-paris

<http://ceepi.org/conversation-autour-du-radeau-de-fernand-deligny-053249>

<http://www.desterritoires.com/spip.php?rubrique1>

<http://www.desterritoires.com/spip.php?rubrique5>

## Alors...

### ◆ En passer par là...

« Si on ne passe pas, dans un processus analytique... tu parles !  
... — s'il n'y a pas un moment où... on n'éprouve pas... est-ce que  
ça peut s'éprouver d'ailleurs, à quel niveau ça se passe ? À quel  
niveau noético-noématico... si on n'éprouve pas ça ... *Not des  
Lebens...* si on n'éprouve pas *Les fonds de casseroles...* si on  
n'éprouve pas *Qu'est-ce que je fous là ?*... bah, on n'éprouve pas  
grand chose... on éprouve beaucoup de choses ! mais sur un  
mode disons... .. **Ce qui m'étonne toujours, c'est que vous  
continuiez de m'écouter...** si on ne passe pas par là... »

### ◆ Faire la vaisselle avec deux bacs

« Bien sûr on pourrait analyser : “Pourquoi tu as dit : *les fonds  
de casseroles ?*” ... *Alors* ... je me dis... c'est peut-être parce que  
j'ai une tendance... un petit peu... on dit bêtement dans cette  
civilisation imbécile... une tendance *féminine*... ?... J'aime bien  
faire la vaisselle... [...] mais la vaisselle, la vraie vaisselle ! pas  
avec toutes ces machines qui font du bruit, ... avec deux bacs !  
... je passerais la journée entière !... extraordinaire... ! ... *Alors*,  
les fonds de casseroles, je connais ! Je connais les fonds de  
casseroles !...»

*De la vaisselle avec deux bacs Jean Oury passe directement à la vie courante,  
la vie de tous les jours...*

## mouvement [2]

### ◆ Rationaliser, mais... la rationalisation c'est toujours suspect

*... La vie de tous les jours dans un lieu dit comme La Borde,  
avec tous ces gens qui passent... qui vous disent bonjour,  
qui vous font la gueule,...*

« ...Y a tous les transferts, comme on dit... »

*Dans ce que j'entends aujourd'hui,  
dans ce que j'ai écouté en février,  
c'est dans les entours du mot 'pathologie' que Jean Oury poursuit  
la construction de son chemin,  
ce soir-là...  
Pathologie de ceux qui passent la porte de son bureau à La Borde...*

« Par principe ! Il faut bien rationaliser les défauts... enfin, la pathologie... »,  
dit-il...

*... mais aussi...*

« ... C'est ma pathologie que je vous décris là... Faut bien que je  
rationalise ça...  
Alors, on trouve toujours la rationalisation : ce qui prouve bien  
que c'est toujours suspect la rationalisation,...  
La rationalisation,  
c'est greffer là-dessus des réflexions 'hautement'  
phénoménologiques d'Erwin Straus... »

## ◆ Réflexions phénoménologiques

### **Praecox Gefühl...Instant de voir** **Straus, Rümke, Lacan**

*C'est le rappel de la thèse de Michèle Gennart, ancienne stagiaire de La Borde, qui y a fait la vaisselle, élève de Jacques Schotte à l'université de Louvain :*

« **Corporéité et présence.** Pour une phénoménologie de la dimension pathique du délire et de l'hallucination » (1994)

**Marco Vannotti, Michèle Gennart,**  
« **L'expérience 'pathique' de la douleur : une approche phénoménologique** » (2006)

*(article très éclairant sur l'approche phénoménologique du corps)*  
<http://www.cairn.info/revue-cahiers-critiques-de-therapie-familiale-2006-1-page-13.htm>  
[http://u-paris10.academia.edu/Ga%C3%ABtanP%C3%A9gny/Papers/654614/La\\_spatialite\\_selon\\_Erwin\\_Straus](http://u-paris10.academia.edu/Ga%C3%ABtanP%C3%A9gny/Papers/654614/La_spatialite_selon_Erwin_Straus)  
[http://www.systemique.be/spip/article.php3?id\\_article=79](http://www.systemique.be/spip/article.php3?id_article=79)  
<http://www.uclouvain.be/19823.html>

*...qui conduit Jean Oury vers Erwin Straus...  
mais il dit que c'est un autre 'chapitre' d'Erwin Straus qu'il souhaite rapprocher des **fonds de casseroles**, pour voir si ça colle...*

Jean Oury va également "greffer"  
l'apport du psychiatre hollandais **Henricus Cornelius Rümke** :

### **Le Praecox Gefühl**

*cf. l'ensemble des prises/bribes de notes*

*Jean Oury rage toujours sur la mauvaise traduction de cette expression ("le sentiment du précoce"), ce qui lui permet de faire une autre greffe :*

### **L'instant de voir**

*"L'instant de voir",  
proposé par Jacques **Lacan** dans la logique assertive*

*Cf. également l'ensemble des prises de notes*

Jean **Oury**, Danielle **Roulot**, « **Schizophrénie et institution** »,  
1er février 1984,  
in *Dialogues à La Borde*, Hermann, 2008, p. 52, 53-54.

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=9&ref=Psychanalyse+Dialogues+%E0+La+Borde&prodid=640>

« JO

[...] C'est-à-dire qu'on ne voit pas, mais ça ne veut pas dire pour autant qu'on "sent" ; pourtant on pourrait rapprocher cela d'une catégorie du "sentir", mais à condition de se référer à une certaine phénoménologie, en particulier pourquoi pas, celle d'Erwin Straus, sur laquelle s'appuie d'ailleurs Minkowski : la dimension du *pathique*. Il y a une sorte de modification du pathique suivant la qualité de la déformation ou de l'altération du pathique personnel de l'autre. Lorsqu'on s'adresse à quelqu'un, il y a toujours quelque chose de l'ordre du rassemblement de l'autre, un point de recentrement de quelque chose ; et c'est tellement constant qu'on n'en a pas conscience. C'est lorsque ce point défaille, ou qu'il n'existe pas, qu'on se dit : Qu'est-ce qui se passe ? Et ça fait un sentiment d'étrangeté en rapport avec la personne qui est là.

Mais il ne s'agit pas de rationaliser les choses. C'est une simple constatation. Il n'y a pas de point de recentrement de ce qui est en train de se dire. Si l'on est très sensible à ces choses-là, on est soi-même bloqué dans la suite de la conversation ; et c'est ce blocage intra-subjectif, négatif, qui fait qu'on se dit : "Tiens, il y a quelque chose qui ne se rassemble pas là, dans l'autre."

DR

Est-ce que ce sentiment, ce "blocage", disons pour simplifier, du psychiatre ou du soignant vis-à-vis de l'autre, est-ce que tu le rapprocherais de ce que Rümke appelle le *praecox Gefühl* (avec les précautions que Rümke lui-même utilise quand il parle du *praecox Gefühl* ? »

« JO

*Gefühl*, c'est de l'ordre du sentir, mais du sentir au sens *pathique* ; *praecox Gefühl* c'est spontané, c'est immédiat, plutôt, et ça se rapproche (à condition de changer le sens du verbe) de "l'instant de voir" de J. Lacan. Mais il faut prendre "voir" au sens métaphorique : on ne voit rien, on sent. C'est immédiat. Ce n'est même pas calculable en temporalité, c'est "comme ça". Et c'est ça, le *praecox Gefühl*, c'est le sentiment de sentir qu'il n'y a pas de point de rassemblement.

DR

Une des choses qui me paraît importante, c'est que Rümke ne situe pas le *praecox Gefühl* du côté de l'empathie, ni même de la sympathie, mais effectivement de façon neutre, comme instant de voir ; mais il précise que pour que ça puisse fonctionner réellement, ça demande une grande expérience : ce n'est pas simplement ce qu'on pourrait appeler l'intuition du psychiatre qui est en question, c'est bien autre chose. Est-ce que tu pourrais préciser ?

JO

Le mot "expérience" est très douteux.

DR

Mais Rümke ne dit pas que le *praecox Gefühl* vient de l'expérience. Il dit que c'est en cela que c'est tout à fait différent de l'intuition, ou même du simple vécu – qui peut-être trompeur pour peu qu'il y ait un contre-transfert rapide – que l'expérience, c'est quelque chose qui vient alimenter le *praecox Gefühl* qui est d'une autre nature.

JO

On pourrait dire, à ce moment-là, "expérience", mais il me semble que c'est bien plus proche de ce que dit Winnicott : chacun réagit dans le monde avec son appareillage théorique personnel. C'est ce que j'ai toujours pensé également : du fait même qu'on travaille dans ce champ-là, on construit une théorie, même si on ne le sait pas. Et c'est bien plus la finesse de cette théorie qui compte parce que l'intuition, c'est une notion beaucoup trop vague. Il faudrait parler d'une intuition structurée par une théorisation personnelle permanente, d'où l'intérêt de préciser de quoi il s'agit. »

*Sur la même thématique,*

Jean Oury cite rapidement **Gisela Pankow** et **Ernst Kretschmer** dont elle fut l'assistante.

## L'Himalaya Lopez Ibor

*Jean Oury va faire référence à l'image proposée par Juan Lopez Ibor pour décrire la rencontre avec un schizophrène : ce serait comme se promener dans un marécage et se trouver brusquement face à l'Himalaya.*

« ... c'est une dimension... ça peut pas s'apprendre ! »

Juan José **Lopez Ibor**, « **La angustia vital** »/ « **L'angoisse vitale** »

<http://balat.fr/Lopez-Ibor-Juan-Jose-La-angustia.html>

[http://es.wikipedia.org/wiki/Juan\\_Jos%C3%A9\\_L%C3%B3pez\\_Ibor](http://es.wikipedia.org/wiki/Juan_Jos%C3%A9_L%C3%B3pez_Ibor)

[http://www.biografiasyvidas.com/biografia/l/lopez\\_ibor.htm](http://www.biografiasyvidas.com/biografia/l/lopez_ibor.htm)

## ◆ La réduction phénoménologique transcendentale

*Toutes ces différentes approches :*

Une mise entre parenthèses (la fameuse 'réduction phénoménologique transcendentale') pour arriver au « ... **Là**, sans plus... et rien d'autre... »

« ... et à ce moment-là on fait un **diagnostic**, un vrai ! Sinon... Y a pas à se tromper : c'est évident ! »

*(Ici se termine l'enregistrement sonore)*

[http://www.ouvrirlecinema.org/sons/JO/bribes/JO\\_110216/intro.mp4](http://www.ouvrirlecinema.org/sons/JO/bribes/JO_110216/intro.mp4)

*Jean Oury poursuit en évoquant :*

## Straus-paysage, Minkowski-horizonné

Jean **Oury**, **Création et schizophrénie**, 4 novembre 1987,  
Éd. Galilée, 1989, p.83.

[http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre\\_id=3021](http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3021)

« Qu'est-ce qu'un paysage ? D'une façon concrète en psychiatrie : par exemple, une consultation. Un consultant entre : je le connais ou je ne le connais pas. Si je reste devant lui et le regarde d'une façon "scientifique", objective, logico-positiviste, comme s'il était dans une vitrine, moi d'un côté et lui de l'autre, en face, il sera devant moi, dans un autre espace que le mien. En réalité, je ne peux avoir accès, être avec celui qui vient, c'est-à-dire le respecter en tant que lui-

même, que si je suis moi-même dans le même paysage. Autrement dit, le paysage, au sens d'Erwin STRAUS, n'est pas un panorama qu'on regarde comme un touriste. Mais qu'est-ce qui permet d'être dans le paysage ? C'est participer à son "atmosphère". Ce que TELLENBACH dénomme "Geschmack und Atmosphäre" ("goût et atmosphère"). »

*Cf. aussi, p. 46-47 de À quelle heure passe le train...*

**Jean Oury**, « **Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle** »,

**in Jacques Schotte (éd.), Le Contact, De Boeck-Wesmael, 1990**

[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(J.%20Schotte%20ed.\).pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(J.%20Schotte%20ed.).pdf)

« Le pentagramme pathique, l'Umgang, le paysage, il me semble que c'est une façon de souligner un des aspects essentiels de la fonction d'accueil. Pour accueillir une personne qui vient tous les six mois, la moindre des choses est d'être dans le paysage où elle se trouve, c'est-à-dire de pouvoir délimiter les différents "horizonnés". C'est un terme qui avait été utilisé par Minkowski : "les troubles de l'horizonné". Or, l'horizonné, c'est quelque chose de très variable et de très personnel sur lequel on peut agir, suivant les caractéristiques de chacun. »

**Erwin Straus**, *Du Sens des sens (1935)*,

**Chapitre 7 : de la différence entre le sentir et le percevoir, éd. Jérôme Millon, 2000.**

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/dusensdessens.html>

« En comparant l'espace du **paysage** avec l'espace géographique, ou le son naturel avec la musique, ou la famille naturelle avec la famille humaine, nous faisons toujours la même découverte. La correspondance entre ces trois formes, apparemment si disparates, que sont la géographie, la musique et la famille, est un témoignage important pour ceux qui soutiennent que le monde humain de la perception diffère radicalement du monde animal de la sensation. L'homme ne pénètre dans son monde et n'y parvient qu'en sautant l'horizon de la sensation, bref, en le niant. Mais cette négation n'est ni impuissante, ni théorique ; c'est une négation existentielle, une montée à un niveau supérieur. L'homme traverse l'horizon pour se trouver enfermé à nouveau par un autre horizon. Il ne peut pas plus s'arrêter tout à fait dans le paysage qu'il ne lui est possible d'y échapper complètement. La négation n'est pas une annulation ; le paysage ne disparaît

pas lorsque l'horizon est traversé ; ce qui a été nié continue à exister comme quelque chose à nier. L'horizon n'est jamais traversé une fois pour toutes ; d'instant en instant, il faut une nouvelle fois accomplir cette tâche. [388]

[...]

Le mélancolique sait ce que signifie perdre le contact avec le **paysage**. Nous ne possédons le paysage qu'en nous développant avec lui. Le déprimé figé dans le temps est éloigné du paysage, il voit le monde de haut, comme s'il se plaçait dans la perspective des oiseaux, il le voit comme sur une carte géographique, il plane au-dessus du sol. Là, un homme poursuit son travail, là une femme à ses fourneaux prépare le repas ; tout cela lui apparaît comme s'il s'agissait d'une maison de poupée, avec cette différence que non seulement le malade jette un regard sur toute cette activité, sans le sourire et la supériorité de l'adulte qui regarde la cuisine d'une maison de poupées, mais éprouve un désir ardent et torturant pour les petites choses de la vie quotidienne, et même un désir de douleur corporelle qui pourrait lui rendre le sentiment de ce monde. [388]

[...]

Perte du **paysage** natal, perte du paysage, c'est ce que nous désignons par le terme clinique de dépersonnalisation. Nous pouvons encore remarquer que chez le déprimé, le paysage n'est pas effacé du monde perceptif. Mais nous pouvons aussi mesurer l'abîme qui sépare perception et sensation. » [389]

**Eugène Minkowski**, *Le temps vécu (1933)*, Puf, coll. **Quadrige**, 1995.

<http://www.decitre.fr/livres/LE-TEMPS-VECU.aspx/9782130469919>

*Sur toute cette thématique, cf. l'ensemble des prises/bribes, notamment la séance de mai 2008.*

Être dans le même *paysage*, le même *horizonné* ne signifie pas que l'on est « copain /copain » ...

*cf. dans les prises/bribes  
« copain copain »*

## ◆ La disparité subjective

On est dans une **asymétrie**

On est toujours, **éthiquement**, dans l'ordre de la disparité subjective.

Au plus près de l'autre mais pas copain/copain...

Jacques **Lacan**, **Le transfert (1960-61), Séminaire VIII, 16 novembre 1960, Seuil, 1991,**  
version téléchargeable

<http://www.ecole-lacanianne.net/bibliotheque.php?id=11>

« J'ai annoncé pour cette année que je traiterai du transfert, de sa disparité subjective. Ce n'est pas un terme que j'ai choisi facilement. Il souligne essentiellement quelque chose qui va plus loin que la simple notion de dissymétrie entre les sujets. Il pose dans le titre même... il s'insurge, si je puis dire dès le principe, contre l'idée que l'intersubjectivité puisse à elle seule fournir le cadre dans lequel s'inscrit le phénomène. Il y a des mots plus ou moins commodes selon les langues. C'est bien du terme impair <odd, oddity>, de l'imparité subjective du transfert, de ce qu'il contient d'imparité essentiellement, que je cherche quelque équivalent. Il n'y a pas de terme, à part le terme même d'imparité qui n'est pas d'usage en français, pour le désigner. Dans sa prétendue situation, dit encore mon titre, indiquant par là quelque référence à cet effort de ces dernières années dans l'analyse pour organiser, autour de la notion de situation, ce qui se passe dans la cure analytique. Le mot même prétendu est là pour dire encore que je m'inscris en faux, du moins dans une position correctrice, par rapport à cet effort. Je ne crois pas qu'on puisse dire de l'analyse purement et simplement qu'il y a là une situation. Si c'en est une, c'en est une dont on peut dire aussi : ce n'est pas une situation ou encore, c'est une fausse situation. »

## Alors...

« Mais qu'est-ce qu'il y a à l'arrière-plan de tout ça ?... qu'est-ce qui est nécessaire pour que, sans trop se vanter, je puisse accéder à ce genre de truc ? »

## mouvement [3]

### ◆ Not des Lebens/fonds de casserole (reprise)

... reprendre ce niveau de **fonds de casseroles** ou Not des Lebens

*Dans ce mouvement qui s'amorce,  
Jean Oury revient sur sa traduction de 'Not des Lebens'  
Il remet en question le mot 'misère'.*

« C'est trop miséreux la misère », dit-il.

« État, non pas de misère... c'est trop miséreux la misère... Y a rien d'autre... c'est ça... il s'agit pas de broder ... Cet accès... direct... [...]... C'est comme ça ! On va pas se mettre à pleurer pour autant ! Ni à crier de désespoir ! ... Ce n'est ni de l'espoir ni rien du tout. C'est... logiquement : *avant ça* – ça veut rien dire ! – Mais c'est *avant ça*... »

Il ne s'agit pas non plus de recommander : Soyez dans le *Not des Lebens* !

### ◆ Liberté de rencontre

#### La vie quotidienne au jour le jour à la nuit la nuit

Ce qui peut donner, réserver, ... d'une manière un peu... fantaisiste... une **certaine liberté de rencontre** (non pas un laisser aller) ...

« Un type qui se présente... très bien, un jeune homme... Je lui dis... il était pas très causant, mais il faut bien dire quelque chose – je lui dis : asseyez-vous... Il reste debout !!... Moi, j'étais debout ! ... bah, au bout de quelques minutes, je lui dis : Mais... asseyez-vous... Il reste debout... Alors je lui ai dit : vos

permettez que je m'assois ? ... je me suis assis... pour voir le type debout ! ... il m'a expliqué après pourquoi il était debout : comme tous les névrosés obsessionnels il a des phobies... [...] ...  
— Non, je ne peux pas m'asseoir, parce que... — C'est vrai que, manque de pot ! ... le divan, le tapis, les chaises étaient rouges ! ... et il a une phobie du rouge ! »

« ... Ce type, que je connaissais pas... il entre dans le bureau, sans rien dire... Il s'assoit. Je me suis assis aussi. Et puis voilà : on n'a rien dit. Il n'a rien dit. Je lui ai même pas posé de questions ! ... Il n'a rien dit : moi j'ai rien dit ! Et puis au bout de cinq minutes... il a dit ... bon... Et il m'a dit : Merci. J'ai dit : Merci, à demain peut-être. Il est parti... Il est pas revenu... »

C'est pas très très ... joyeux ou ... grandiloquent tout ça, mais c'est... *au jour le jour à la nuit la nuit...*

**Jean Oury, in Jean Oury/Marie Depussé**  
**À quelle heure passe le train... Conversations sur la folie,**  
**Calmann-Lévy, 2003, p. 44.**

<http://www.editions-calmann-levy.com/livre/titre-156596-A-quelle-heure-passe-le-train-auteur-ecrivain-Jean-Dr-Oury.html>

« Hier soir, à une heure du matin, Jean-Claude B. passait avec ses sacs-poubelle sur le dos, moi j'ouvrais la portière de ma voiture. Il s'est approché avec un sourire extraordinaire, j'ai souri aussi et je n'ai pas bougé... il était ravi et moi aussi. »

*Jean Oury rappelle que c'est Freud qui a inventé la névrose obsessionnelle (en tant que concept)*

<http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychiatrie/adulte/pathologie/nevrose-obsessionnelle.htm>

*Il remarque que l'article de Schotte n'est toujours pas publié...*

**Jacques Schotte, « De la névrose obsessionnelle, innovation nosographique et moteur du développement de la psychanalyse freudienne (des débuts à 1910 ) », 1988, inédit.**

## ◆ Pathologie du psychiatre

*Un peu plus tôt, Jean Oury avait déjà dit :*

« ... C'est ma pathologie que je vous décris là... Faut bien que je rationalise ça... »

*À présent, il ajoute :*

« Cette capacité là, c'est pas une capacité... brillante !... c'est pas... y a pas de quoi se vanter ! Mais ça fait partie d'une certaine pathologie... on peut dire : la pathologie du psychiatre... »

### [parenthèse]

*Jean Oury annonce ce qu'il appelle une "parenthèse" :  
Il dit qu'il serait partisan de supprimer le mot "psychiatre" pour le remplacer par celui de "psychiste", comme disait Tosquelles...*

« ...ça voulait dire qui lui-même était psychiste, mais que l'infirmier était psychiste, que les malades qui étaient là, qui peuvent avoir un rôle thérapeutique extraordinaire, c'étaient des psychistes... »

« ... Je suis "psychiste" ... je me vante !... On n'est pas psychiste une fois pour toutes ! On peut avoir des distractions !... Admettons que ça marche plus le *Praecox Gefühl*...ça peut arriver !... hein... — Oh, il a des préoccupations... son *Praecox Gefühl*, il est en panne... Vous vous rendez compte ! »

[fin parenthèse]

*Mais la suite fera apparaître qu'il ne s'agit pas tout à fait d'une parenthèse...*

## mouvement [4]

### ◆ Logique analytique

« Sur le plan... d'une logique analytique, à quoi ça correspond ce machin-là ? »

relire Lacan...

... Mais après un court silence,  
Jean Oury reprend sur l'Entwurf, Freud, l'importance de Fechner pour Freud,  
une invitation à lire Claude Rabant...  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Gustav\\_Fechner](http://fr.wikipedia.org/wiki/Gustav_Fechner)

**Lacan,  
Freud, Fechner,  
Rabant,  
Kierkegaard, Hegel, Marx**

**Claude Rabant, Métamorphoses de la mélancolie,  
Hermann, 2010, p. 32-33**

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+M+%E9tamorphoses+de+la+m%E9lancolie&prodid=827>

« Cette énergie non formelle qui pousse à engendrer des formes, qui s'injecte elle-même dans les formes qu'elle produit, Freud lui donne le nom qu'elle avait pris tout au long de l'histoire de la pensée allemande au XIXe siècle depuis Schiller et Fichte : le *Trieb*, la pulsion\* »

[\*En particulier chez G. Th. Fechner, dont on sait l'influence qu'il a eu sur certains aspects majeurs de la pensée de Freud [...]. Le terme utilisé par Fechner est indifféremment *Trieb* ou *Antrieb*, Fechner, qui parle aussi de *Triebkraft* (force pulsionnelle), utilise ce concept pour préciser la relation psycho-physique. Ainsi dans ce passage : "Rien n'empêche de penser que les impulsions matérielles (*die materiellen Antriebe*), dans la mesure où elles sont réellement spontanées, soient accompagnées d'impulsions spontanées ressenties, et même que celles-ci leur soient liées de façon essentielle en tant que manifestation intérieure (*als innere*

*Erscheinung*), pourvu que soit franchi le seuil psycho-physique". On ne peut manquer d'y voir préfigurée la formule freudienne sur la pulsion comme concept limite entre le somatique et le psychique, puisque pour Fechner la pulsion consciente est ici l'émergence de la pulsion somatique, et que cette émergence, comme elle le sera pour Freud, dépend d'un seuil quantitatif.

La notion de pulsion apparaît en 1795 simultanément chez Fichte, dans les *Grundlage der Gesamten Wissenschaftslehre* (Fondements de la doctrine des sciences), et chez Schiller, dans les *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*. Cf Henri Maldiney, *Penser l'homme et sa folie*, Jérôme Millon, 2e éd. 1997, p. 146, sq. Schiller parle de *Triebkräfte*.]

Le point de départ de Freud n'est donc nullement le corps construit, délimité, focalisé, mais une énergie à peine situable, à peine nommable, dont on ne pourra jamais déterminer exactement la nature ni la figure : la *libido*. Qualité sexuelle de la pulsion, la libido est en deçà de la substance du corps, comme "lamelle" dira Lacan, ou "subjectile", dira Antonin Artaud (cf. le commentaire qu'en fait Jacques Derrida) »

Domage que Freud n'aie pas lu Kierkegaard...

... et Hegel ? Marx ?

Domage que Claude Rabant n'aie pas parlé des *Grundrisse*, de **Karl Marx...**

*Cette énumération de grands noms  
porte Jean Oury à critiquer le « côté scolaire », une « maladie épouvantable »  
qui le conduit vers une critique de la bureaucratie...*

### **La bureaucratie, ça s'infiltré partout**

*Après le mot « psychiatre », c'est celui de « Professeur »  
qui fait voir rouge Jean Oury :  
Une injure, que de l'appeler « Professeur »*

### C'est très important de parler de la bureaucratie...

Ce soir :

- >> Les *accréditeurs* qui réclament des « fiches d'auto-justifications »,
- >> La *Haute autorité* qui voudrait empêcher que les *malades* de la clinique côtoient les *plus malades* de l'hôpital de jour (qui existe à La Borde depuis 1981), c'est-à-dire que l'espace de la clinique soit bien séparé de l'espace réservé à l'hôpital de jour.
- >> Les mêmes représentants de la même Haute autorité faisant remarquer que cette année (2010) il y a eu 5 morts à La Borde (plus qu'ailleurs).

« Parmi les morts... Il y a eu Jo Manenti... [...] qu'on connaissait depuis 1952, et qui a toujours considéré que, pour des raisons multiples, La Borde, c'était sa famille [...]... à la fin... "Je veux mourir à La Borde." [...]... un mort, pour les statistiques. Deuxième mort : un type, qui est resté longtemps et qui depuis... [...] il avait une petite maison, pas loin. On le voyait presque plus. [...] ... il était dans le demi-coma... [...] Le troisième mort : c'était un malade, très âgé, qui avait été chez Binswanger, et qui est mort... parce qu'il devait mourir, quoi !... »

Jean Oury fait allusion à certaines pratiques pour « décharger » les statistiques.

*Un entretien avec Josée Manenti en 2006*

<http://www.cairn.info/revue-lettre-de-lenfance-et-de-l-adolescence-2010-4-page-101.htm#retournoteno1>

*Ludwig Binswanger et la clinique de Kreuzlingen*

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Ludwig\\_Binswanger](http://fr.wikipedia.org/wiki/Ludwig_Binswanger)

<http://paradoxa1856.wordpress.com/2010/01/11/ludwig-binswanger/>

La bureaucratisation, c'est profond, c'est général, ça s'infiltré partout, y compris à La Borde, y compris dans l'Education nationale... et même, au niveau du *peuple*, ça fait des ravages...

Le courant de **pédagogie institutionnelle** est justement né des expériences « terre à terre » dans les banlieues, d'une lutte contre « l'école caserne », la hiérarchie, pour modifier l'ambiance par un partage des responsabilités...

*La PI et la référence à Fernand Oury* : <http://ceepi.org/> ;

<http://pig.asso.free.fr/> ; <http://groupepi.free.fr/> ; <http://tfpiprovence.online.fr/index.htm> ;

<http://www.ecole-de-la-neuville.asso.fr/> ; <http://www.jacques-pain.fr/jacques-pain/Accueil.html>

## [La psychothérapie *institutionnelle*]

Le terme « **institution** »

Georges **Gurvitch**, *Vocation actuelle de la sociologie*,  
Puf, 1950, 1968, p. 81-82.

[http://www.puf.com/wiki/Auteur:Georges\\_Gurvitch](http://www.puf.com/wiki/Auteur:Georges_Gurvitch)

Ce terme a été employé en France, dans des sens assez divergents, par l'école durkheimienne, et dans l'œuvre de Maurice Hauriou [...]. Actuellement, la majorité des sociologues américains usent et abusent de ce terme avec une profusion et un manque de clarté frappants. Tantôt considéré comme "les organisations sociales privilégiées", c'est-à-dire jouissant d'une évaluation particulièrement élevée selon la table des valeurs couramment admises par une société ; tantôt comme l'ensemble des groupes constituant l'ordre social ; tantôt comme "formes et conditions de procédure, caractéristiques de l'activité des associations, mais qui ne s'identifient pas avec elle" (Maclver) ; tantôt comme "manières de faire préétablies", "conduites collectives plus ou moins fixées et s'imposant aux individus" (Mauss, Fauconnet, Durkheim ; Mauss a ensuite abandonné ce concept) ; tantôt interprété comme essentiellement divisées en "institutions-choses" et "institutions-groupes" – en entendant par institution-groupe (à l'inverse de la plupart des sociologues d'aujourd'hui) les infrastructures spontanées sous-jacentes aux organisations (Hauriou) – ce terme d'institution est le plus confus et le plus flottant dont dispose la sociologie. »<sup>2</sup>

*Cf. l'ensemble des prises/bribes sur les réticences de Tosquelles et Oury à propos de l'appellation **psychothérapie institutionnelle** désignée comme telle en 1952 par Daumazon et Kœchlin...*

## Le cloisonnement, technique bureaucratique

Le cloisonnement, qui fait partie des techniques de la bureaucratie, n'est pas seulement un cloisonnement dans les faits, mais aussi dans la tête... ! !

<sup>2</sup>Cf. un extrait plus développé à la fin de ces bribes.

*Jean Oury revient sur une polémique à propos de la participation des infirmiers à la psychothérapie. Je reprends ici un extrait des prises de notes de la séance de mars 2010 :*

## ↑ un peu de « vieille histoire »

### ► Un congrès de Lacan à Royaumont, 1958

... Il y avait encore Lagache, des membres de l'école de Winnicott. Venait de paraître un recueil d'articles qui mettait en doute l'usage de la psychanalyse dans l'organisation des hôpitaux, ou tout au moins que les infirmiers, statutairement, naturellement, n'avaient pas de formation analytique, donc il n'était pas question qu'il y ait des prises en charge psychothérapeutiques par les infirmiers. La psychanalyse relevait de spécialistes (des gens en analyse, des analystes).

*J'ai bien trouvé trace de ce colloque de Royaumont (10-13 juillet 1958. Cf. le rapport de Lacan dans ses Écrits), mais le recueil d'articles sous la direction de Racamier est édité en 1970. Y figure une intervention de Racamier à un colloque à Lisbonne en 1958, « présence de la psychanalyse dans les organismes psychiatriques ».*

*J'ai relevé la phrase suivante :*

**« De même, il n'est pas plus question de chercher (et par quelle opération magique ?) à transformer les soignants en psychanalystes au petit pied »**  
(p. 68)

**Paul-Claude Racamier, Le psychanalyste sans divan (1970), Payot, 1993.**

[http://www.payot-rivages.net/livre\\_Le-Psychanalyste-sans-divan-Paul-Claude-Racamier\\_ean13\\_9782228886208.html](http://www.payot-rivages.net/livre_Le-Psychanalyste-sans-divan-Paul-Claude-Racamier_ean13_9782228886208.html)  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Paul-Claude\\_Racamier](http://fr.wikipedia.org/wiki/Paul-Claude_Racamier)

### ► Les discussions dans le "groupe de Sèvres"

**1957-58**

*Sur le groupe de Sèvres, Cf. l'ensemble des prises de notes*

**Jean Oury, intervention, à la suite du rapport exposé par R. Diatkine**  
**« Réflexions d'un psychanalyste sur la participation des infirmiers à la psychothérapie »**  
**L'information psychiatrique, n°10, décembre 1958**

*Voici comment est transcrite l'intervention de Jean Oury :*

« [...] J'avoue avoir été profondément choqué par ce qui se profile dans l'arrière-plan de ce discours : une sorte de mépris – ou de méconnaissance – de l'infirmier en tant que tel. C'est peut-être parce que j'ai l'expérience de l'apport infiniment riche et varié que représente la mise en forme de ce que disent des infirmiers sur les malades avec lesquels ils vivent au moins huit heures par jour que je me permets d'intervenir d'une façon assez catégorique. Le niveau culturel de l'infirmier importe bien moins que la posture dans laquelle on le met pour l'écouter quand il peut parler de ses faits d'existence quotidienne avec les malades. J'ai l'impression qu'il existe chez les Médecins une tentation constante qui les pousse à survaloriser leurs "connaissances" aux dépens du groupe indifférencié des infirmiers qu'ils considèrent pratiquement comme des débiles mentaux. [...]

Je ne pense pas qu'il faille hésiter à donner à l'infirmier le matériel nécessaire pour comprendre le sens profond des symptômes. Au contraire, on doit essayer d'expliquer de la façon la plus exhaustive possible la signification de tel ou tel symptôme. Il est bien évident qu'il ne s'agit pas là "d'interprétation" au sens analytique du terme, ne serait-ce que parce que ce genre de réunion n'a rien d'une réunion thérapeutique. On n'a donc certainement pas à craindre que le personnel se livre après de telles réunions à des sortes "d'analyse sauvage" en se servant d'une "psychogénèse simpliste". Bien au contraire, c'est pour éviter ce genre de maladroites "psychanalytiques" ou autre que le Médecin se doit de former son personnel d'une façon cohérente et très complète.[...] » (p. 835)

Sommaire du dossier « Participation des infirmiers à la psychothérapie  
— 2e série d'études »  
(aucune autre précision) :

**Introduction, par René Daumézon,  
Rapport de R. Diatkine,  
Remarques de**

**P. Aulagnier (+ additif par M. Lubtchansky), S. Resnik,  
Interventions de  
A. Beley, R. Gentis, J. Oury, L. Bonnafé, S. Follin, Ballier,**

Jean **Ayme,**

« **La participation des infirmiers à la psychothérapie** »  
*L'information psychiatrique*, 1959, n°35, 8, p. 475-486.

Jean **Ayme,**

« **Essai sur l'histoire de la Psychothérapie institutionnelle** »

<http://www.balat.fr/Jean-Ayme-Essai-sur-l-Histoire-de.html>

« Cette belle unanimité ne se retrouvera pas sur les différents rapports sur "La participation des infirmiers à la psychothérapie". Déjà Le Guillant exprime ses craintes en déclarant : "Je me suis souvent demandé si le sujet choisi pour cette réunion était un bon sujet. La psychothérapie en effet met en question des aspects essentiels de notre conception de la maladie mentale, et par suite les fondements mêmes de notre métier. Je crains que de ce fait bien de questions posées à ce propos le soient avec passion..." Il est vrai que Daumézou avait tenu à souligner que "trop souvent ce que le médecin appelle psychothérapie est la constatation de l'influence qu'il exerce ou croit exercer sur le malade... par le prêche ou l'autorité", à quoi répondait la définition proposée par Jean Oury : "Nous ne donnons le nom de psychothérapie qu'à une technique médicale particulière dont le prototype est la relation analytique". Son exposé, s'appuyant sur l'expérience de La Borde et de Saint-Alban, va susciter, de manière inattendue des critiques et des réserves chez les psychanalystes présents. Jean Kestemberg, qui effectue des vacances chez Le Guillant considère que "les connaissances psychanalytiques peuvent avoir, pour ceux qui n'ont pas reçu une formation spéciale, un double inconvénient : premièrement elles restent vides de sens et peuvent créer une nouvelle barrière entre les groupes par ceux qui soignent et ceux qui sont soignés, deuxièmement, inconvénient certain, ces notions demandent une connaissance précise et rigoureuse à défaut de laquelle elles risquent de perturber aussi bien les malades que les infirmières. C'est un

peu jouer l'apprenti-sorcier que de déclencher des réactions profondes sans en manier aussi parfaitement que possible le contrôle". René Diatkine se fera plus insistant : "La compréhension des contenus inconscients, des pulsions, des conflits risque d'être infiniment plus éprouvant qu'utile et peut conduire à trois résultats : une érotisation plus ou moins poussée du personnel prédisposé, une réaction dépressive encore plus fâcheuse, une dévalorisation des mots et des affects entraînant un rejet aussi dangereux que le rejet nosologique" et d'ajouter : "quelque soit la valeur thérapeutique d'un service hospitalier, le personnel infirmier, par la nature même de sa position et de sa fonction, est particulièrement éprouvé et son intégrité mentale est toujours attaquée". Cette sollicitude jugée excessive par Gentis et méprisante par Oury, trouve un renfort inattendu chez Bonnafé qui redoute une formation partielle, une "teinture psychanalytique" et chez Follin qui craint "une psychanalyse au rabais pour infirmier". Après cette discussion orageuse, Oury prononce, à l'intention de ceux qui considèrent les infirmiers comme des soignants à part entière sa phrase devenue célèbre : "Les infirmiers ne sont pas plus cons que les médecins et les psychologues."

Si on s'interroge sur cette levée de bouclier, on y voit, chez les "psychanalystes de métier", sous tendue par une réaction de classe, la crainte de devoir partager leurs secrets de fabrication. La psychanalyse est chose trop sérieuse pour être placée dans des mains inexpertes et doit se dérouler, même dans une structure de soins, dans le secret du cabinet. Quant aux collègues membres du PCF, bien qu'ayant pris leurs distances avec leur déclaration de 1949, dénonçant la psychanalyse comme "idéologie réactionnaire", ils conservent à l'égard de celle-ci une position ambiguë. »

## ◆ Le désir inconscient

Tout comme il n'y pas **La** schizophrénie mais **Les** schizophrénies (Bleuler), chaque schizophrène est différent...

La grande découverte de Freud : le *Wunsch*, — en français : le désir — inconscient, qui rend chacun de nous unique...

Jacques **Lacan**, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-60)*,  
Séminaire VII, Seuil, 1986, 25 novembre 1959  
<http://staferla.free.fr>

« Cette recherche d'une voie, d'une vérité, n'est pas absente de notre expérience. Qu'est-ce donc d'autre que nous cherchons sinon, dans l'analyse, une vérité libératrice ?

Mais là, tout de même, faisons bien attention. C'est que, précisément, il y a lieu de ne pas se fier aux mots et à leurs étiquettes, car cette vérité que nous cherchons, il est certain que... dans son être, dans ce en quoi nous la poursuivons dans une expérience concrète... ce n'est pas celle d'une loi supérieure, d'une loi de vérité.

Si la vérité que nous cherchons est une vérité libératrice, c'est une vérité que nous allons chercher à un point de recel de notre sujet, c'est une vérité plus particulière.

Car même si nous pouvons... la forme de l'articulation que nous lui trouvons chez chacun ...la retrouver toujours nouvelle, la même chez d'autres, c'est tout de même pour autant que pour chacun, elle se présente dans sa spécificité intime, avec ce caractère de *Wunsch* impérieux auquel rien ne saurait s'opposer qui, en quelque sorte, permette de le juger du dehors.

Ce que nous pouvons lui trouver de mieux comme qualité, une fois que nous l'avons fait agir, c'est que c'est là le vrai *Wunsch* qui était au principe d'un comportement égaré, d'un comportement atypique.

Mais c'est dans son caractère irréductible...son caractère de modification dernière, de modification qui ne suppose d'autre normativisation que celle d'une expérience de plaisir ou de peine, mais d'une expérience dernière d'où il jaillisse, et à partir duquel il se conserve dans la profondeur du sujet sous une

forme irréductible c'est à partir de là, de cette découverte...qui est donc loin d'être quelque chose qui se présente d'aucune façon comme ayant un caractère de loi universelle, mais au contraire de la loi la plus particulière, même s'il est universel que cette particularité se rencontre chez chacun des êtres humains c'est là, sous cette forme... que nous avons qualifié de phase régressive, infantile, irréaliste, avec ce caractère de pensée livrée au désir, de désir pris pour la réalité que nous le rencontrons. »

... comme le martèle Jean Oury :

## le désir-inconscient-inaccessible-directement-sauf-par-le-transfert

### ◆ Le transfert, les greffes de transfert

### ◆ La tuchè, la rencontre

### ◆ L'éthique

### ◆ Le corps

Claude **Rabant**, *Métamorphoses de la mélancolie*,  
Hermann, 2010, p. 44-45.

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+M%E9tamorphoses+de+la+m%E9lancolie&prodid=827>

« C'est pourquoi "le désir est l'essence même de l'homme"<sup>3</sup>, ce qui signifie que le Corps est acte, selon le double mouvement d'accroître son être ou de le diminuer, et que selon son essence l'homme "est déterminé à faire quelque chose par une une affection de soi-même". Le désir est ici très loin du simple vœu, il "embrasse en même temps tous les efforts (*conatus*) de la nature humaine que nous désignons sous le nom d'appétit, de volonté, de désir, ou d'impulsion", de

<sup>3</sup>Spinoza, *Éthique*, Définition des affects, Seuil, 1988, p. 305.

sorte que l'Esprit peut devenir conscient de son désir ou appétit. "Donc ici, j'entends sous le nom de désir tous les efforts, impulsions, appétits et volitions de l'homme lesquels varient en fonction de l'état d'un même homme, et il n'est pas rare de les voir tellement opposés entre eux que l'homme, tiraillé dans des sens divers, ne sache où se tourner"<sup>4</sup>. C'est pourquoi l'Éthique de Spinoza est d'abord et avant tout une éthique du Corps, car c'est par une éthique des affects que nous pouvons nous délivrer de la servitude. »

Jean Oury, *Essai sur la conation esthétique*, 1950, Hermann, 2008, p. 117-118.

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=9&ref=Psychanalyse+Essai+sur+la+cr%E9ation+esth%E9tique&prodid=637>

« Quand Paulette me voit arriver vêtu de ma blouse elle dit : "C'est lui, c'est le sorcier, il manœuvre tout ; on ne sait pas ce qu'il cache ; sa tête est de fumier comme ses pieds". Il est bien évident que la blouse est là comme un en-soi extérieur à moi. C'est certainement analogue à la surprise que l'on a, étant enfant, quand on apprend qu'un curé a des jambes comme tout le monde, ou que sa mère, ou qu'une religieuse etc...Mais ici, c'est bien plus dramatique. Elle, elle est nue ; elle a jeté tout vêtement. "Ils ont mis du poison et de la peur dans mon chandail", dira-telle le lendemain à sa mère devant laquelle elle recommence une scène un peu analogue. Elle est alors dans le monde imaginaire dans lequel on doit dépouiller toute couverture sociale. Et c'est avec stupéfaction que je vois le lendemain ses parents habiller Paulette – couche après couche – et il y en a de nombreuses – en une pauvre petite paysanne à chaussettes, à tablier à carreaux, à souliers, à ceinture. Le choc est révélateur, qui signe la discordance entre la vérité sauvage de l'être de tout à l'heure et "l'empaquetage" de celui-ci. Comment voulez-vous après cela que sa mère comprenne bien que sa fille est atteinte d'une très grave maladie ? »



« Voir ce que tu ne verras jamais » (miniDV, 54', 2003 )

<http://www.ouvrirlecinema.org/images/video/voir.mp4>

<http://ouvrirlecinema.org/pages/mon-coin/ab/filmo.html#voir>

*J'ai beaucoup de mal à rendre compte de cette longue articulation depuis le transfert jusqu'à la conation...*

*J'essaie de m'en sortir en finissant par une forme en mouvement, une Gestaltung.*

## Alors...

---

<sup>4</sup>Ibid., p. 305.

## mouvement [5]

### ◆ Qu'est-ce que je fous là ?/

#### Not des Lebens

« *Qu'est-ce que je fous là...* C'est peut-être une variation, comme ça, un petit peu ... de mélodie populaire ! — Qu'est-ce que je fous là ? — du **Not des Lebens**. »

Dans un processus analytique, dans un processus comme "Qu'est-ce que je fous là ?", c'est à partir de là que peut se présenter quelque chose qui relève d'une **tuchè**, d'une **rencontre**...

[...]

### ◆ La capacité du psychiste

« Est-ce qu'il y a cette capacité de pouvoir, ... à certains moments, ... certainement pas sur commande, ... de toucher "Not des lebens"... le fonds de la casserole... »

[...]

### ◆ La « fonction » psychiste

Jean Oury parle d'un pensionnaire de La Borde qui aperçoit dehors, en pleine nuit, un autre pensionnaire couché par terre. Il va le relever et le conduit dans sa chambre. Le borde. S'occupe de lui. Il a prévenu les « veilleurs ». En principe, Il n'a pas le droit de faire ce qu'il a fait...

[...]

## ◆ Économie générale/ économie restreinte

*sur cette thématique*

*Cf. l'ensemble des prises/bribes*

*en relation notamment avec **Marx** (Grundrisse)*

et **Niels Egebak** (« La notion de travail en général chez Marx »)

### Le travail inestimable, non-mesurable

Considéré dans le champ de l'économie générale, il y a un certain type de travail qui est inestimable, non mesurable (*C'est ma façon de résumer les propos de Jean Oury*)

**Pascale Molinier**, Éditorial, revue *Travailler*,

« **Le travail inestimable** », 2008/1, n° 19.

<http://www.cairn.info/revue-travailler-2008-1-page-5.htm>

« En qualifiant le travail psychiatrique de "travail inestimable", au sens de ce qui ne se mesure pas (en particulier par les méthodes de la gestion) et dont la valeur n'a pas de prix, Jean Oury renverse radicalement l'échelle de valeurs qui régit d'ordinaire la division morale du travail. Mais ce renversement laisse paraître aussi la grande proximité ou contiguïté qui existe entre le sale boulot et le travail inestimable, l'un et l'autre souvent confondus, le second non distingué du premier pour un regard extérieur, ou parfois emmêlés, c'est aussi dans l'exercice partagé des tâches les plus serviles, le travail de ménage par exemple, que se joue la "fonction soignante". »

« Qu'est-ce qu'il y a dans l'économie générale ? Ce qui était déjà vu un petit peu par Marx lui-même, qui reprenait une notion déjà à la mode depuis le début du siècle, un notion de Schelling sur, justement, la pulsion.

Or, la pulsion, le désir, le transfert, qui sont des choses essentielles dans notre travail... est-ce qu'on peut mesurer, estimer : combien coûte ton désir ...? »

Friedrich W.J. **von Schelling**

**Introduction à l'esquisse d'un système de philosophie de la nature (1799), Livre de poche.**

<http://www.livredepoche.com/livre-de-poche-3046653-friedrich-wilhelm-joseph-schelling-introduction-a-l-esquisse-d-un-systeme-de-philosophie-de-la-nature.html>  
<http://www.dogma.lu/txt/schelling1.htm>

Considérer le travail psychothérapique dans le cadre de l'économie générale est très important dans la pratique de tous les jours : cela permet de faire des distinctions dans les « prises en charge » (JO s'offusque de l'expression !) Il n'y a pas de règle générale, sinon on retombe dans dans le système aliénatoire de l'économie restreinte.

Pour pouvoir le faire... Qu'est-ce que ça nécessite ?

Jean Oury commence par une apparente boutade : rien du tout !... Il faut que ce soit naturel ...

Qu'est-ce que ça veut dire ?, dit-il...

*Je pense à sa manière de parler du sourire :  
pas un sourire d'hôtesse de l'air,  
on ne décide pas : je vais sourire !*

Jean Oury pose le « trio logique » travaillé par Jacques Lacan dans le séminaire sur le Transfert, à partir du banquet de Platon

désirant, désiré, désirable  
erastes, eromenos, eromenon

*cf. séances de mars, avril 2010,  
décembre 2007, avril, septembre 2006.*

Dans une structure institutionnelle, ce trio peut s'appliquer, dit Jean Oury, au niveau de tous les « psychologues », même les moins diplômés, quand la tuchè, la rencontre, la liberté de circulation n'est pas étouffée par la bureaucratie.

### boîte à outils

Ensuite, chacun va devoir se débrouiller avec sa propre boîte à outils...

*cf. l'ensemble des prises/bribes*

## ◆ La dimension existentielle du Not des Lebens

### Pouvoir appréhender l'autre

Le **Not des Lebens**, c'est la dimension *logiquement* nécessaire pour pouvoir appréhender l'autre...

*Lire les références à L'imaginaire de Sartre  
dans la thèse de Jean Oury,  
Essai sur la création (conation) esthétique, (1950),  
réédité chez Herman,  
cf. ci-dessus...*

### Mise en question existentielle d'une certaine forme de passion

JO voulait faire un séminaire sur la « passion », mais il s'est dégonflé. Cela nécessiterait des connaissances philosophiques qu'il n'a pas. À partir de **Descartes**...

**Jean Oury**, « Analyse de l'entourage immédiat du malade dans le cadre de la thérapeutique institutionnelle », intervention au 2e congrès international de psychiatrie, Zurich, septembre 1957, in *Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle*, Champ social éditions, 2001, p.39.

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=583>

« Les "forces" qui sont mises en jeu dans le groupe thérapeutique sont extrêmement complexes. Il faut essayer d'en tirer des lois générales qui régissent des ensembles. Il est possible d'établir des diagrammes en essayant d'élaborer une certaine topologie. Bien sûr, il ne s'agit là d'aucun système de "physique sociale". Il s'agit d'un ordre humain où les lois n'existent que comme l'expression d'un ordre symbolique – le signifiant – dont l'origine semble être l'échange : clef de voûte de toute description ethnographique. Un événement individuel apparaît alors pris dans une chaîne de causalité dont l'entrecroisement avec d'autres chaînes constitue la trame de la vie quotidienne. Le réseau du signifié est celui qui entretient l'instance imaginaire des différentes personnes qui composent le

groupe : c'est lui qu'il faut étudier pour comprendre les phénomènes de contagion hystérisante, de répétition en miroir de certaines situations ; il constitue le pôle de l'aliénation sociale le plus proche de l'individu. L'élaboration topologique de ce réseau peut se faire par une étude compilative des diverses situations et permet de fournir les bases d'une certaine *stratégie psychothérapeutique* de l'ensemble du groupe.

Car ce qui constitue l'énergie de tous ces échanges, de toutes ces prestations et contre-prestations, est l'ordination, dans un groupe, de relations passionnelles. L'ordre de la Passion est celui sur lequel nous pouvons dessiner une trame interrelationnelle, réseau imaginaire recoupé par le réseau symbolique. La parole efficiente venant révéler les interrelations, nœuds de compréhension. Centres de "constellations" dont la topographie dépend de certaines lois. La potentialisation d'échanges "donateur-donataire" arrive à former des figures symboliques complexes, chaque sujet assumant une *Gestalt* particulièrement prégnante quand elle est fixée par la parole dans une fonction véritablement organisative : celle que définit la notion précise d'*Imago*. »

René **Descartes**, *Les passions de l'âme* (1649)

[http://fr.wikisource.org/wiki/Les\\_Passions\\_de\\_l'E2%80%99%C3%A2me/%C3%A9dition\\_de\\_1649](http://fr.wikisource.org/wiki/Les_Passions_de_l'E2%80%99%C3%A2me/%C3%A9dition_de_1649)

[http://gallica.bnf.fr/VisuSNE?id=oa1\\_www.gallimard.fr\\_9782070713189&r=&lang=FR](http://gallica.bnf.fr/VisuSNE?id=oa1_www.gallimard.fr_9782070713189&r=&lang=FR)

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8601505n.r=.langFR>

[...]

**Alors...**

**mouvement [6]**

◆ **La misère de l'existence/Not des lebens**

*Dans ce dernier mouvement,*

*Jean Oury reprend très rapidement le fil*

**désir-désir de l'autre- transfert-greffes de transfert**

pour terminer sur la **Spaltung**

◆ **La Spaltung**

La **Spaltung**, comme un arbre déchiqueté par l'orage...

L'orage, Les arbres renversés qui craquent et l'on voit apparaître le cœur de l'arbre.

On a affaire à ça...

*Cf. notamment  
la séance d'avril 2010*

*C'est sur une référence au point d'Anaximandre et aux Holzwege,  
via Heidegger  
à la brande,  
via Tosquelles  
que se termine le séminaire.*

◆ **Le point d'Anaximandre**

« Anaximandre a dit que l'**Illimité** est le **principe** des choses qui sont [...] Ce dont la génération procède pour les choses qui sont, est aussi ce vers quoi elles retournent sous l'effet de la corruption, **selon la nécessité ; car elles se rendent mutuellement justice et réparent leurs injustices selon l'ordre du temps\***. » (Simplicius, *Commentaire sur la Physique d'Aristote*)

\*[...]La première question est celle de savoir où commence la citation. Nous lui assignons ici une dimension minimale, en la faisant débiter par *κατα το χρεων* (selon la nécessité), mais en tenant pour authentiques les mots *Illimité* et *principe* [...]. »

**Les Présocratiques**, édition établie par Jean-Paul Dumont  
avec la collaboration de D. Delattre et J.L. Poirier,  
Pléiade, Gallimard, 1988, p.39 et 1194.

<http://www.gallimard.fr/collections/pleiade.htm>

Martin **Heidegger**, « **La parole d'Anaximandre** » (1946),  
Gallimard, 1962, Tel, 1986, 2004.  
in **Chemins qui ne mènent nulle part**, p. 387, 448-449.

[http://www.gallimard.fr/Gallimard-cgi/Appli\\_catal/vers\\_detail.pl?numero\\_titre=010004583](http://www.gallimard.fr/Gallimard-cgi/Appli_catal/vers_detail.pl?numero_titre=010004583)

« D'où les choses ont leur naissance, vers là aussi elles doivent sombrer en perdition selon la nécessité ; car elles doivent expier et être jugées pour leur injustice, selon l'ordre du temps. »<sup>5</sup>

« Essayons maintenant de traduire la parole d'Anaximandre :

...κατα το χρεών διδοται γαρ αυτα δικην και τισιν αλληλοις της αδικιας

“Tout au long du maintien ; ils laissent quant à eux avoir lieu accord donc aussi déférence de l'un pour l'autre (en l'assomption) du discord”.

Nous ne pouvons pas prouver scientifiquement cette traduction ; nous ne devons pas, en vertu de quelque autorité, simplement, lui faire foi. La portée de la preuve scientifique est trop courte. Et il n'y a pas de place, dans la pensée, pour une croyance. La traduction ne peut être que repensée dans la pensée de la parole. Or la pensée est le Poème de la vérité de l'être dans le dialogue historial des pensants.

C'est pourquoi la parole ne nous dira jamais rien, tant qu'on se bornera à l'expliquer à coup d'histoire et de philologie. Chose étrange, la parole ne nous parle que lorsque nous déposons le parler prétentieux de notre habituelle représentation, en méditant le désarroi du destin présent du monde.

L'homme est sur le point de se jeter sur la terre tout entière et sur son atmosphère, d'usurper et de s'attacher, sous forme de “forces”, le règne secret de la nature, et de soumettre le cours de l'histoire à la planification et à l'ordonnance d'un gouvernement planétaire. Ce même “homme révolté” est hors d'état de dire en toute simplicité ce qui **est**, de dire **ce que** cela est, qu'une chose **soit**.

L'entier de l'étant est devenu l'unique objet d'une unique volonté de conquête. La simplicité de l'être est ensevelie en un seul et unique oubli.

Quel mortel se sentirait de force pour penser à fond l'abîme de ce désarroi ? On peut bien essayer, devant cet abîme, de fermer les yeux. On peut ériger trompe-l'œil après trompe l'œil, l'un derrière l'autre. L'abîme est toujours là.

<sup>5</sup> C'est la traduction de Nietzsche citée par Heidegger.

Les théories de la nature, les doctrines de l'histoire ne délient pas le désarroi. Elles embrouillent tout irrémédiablement, car elles se nourrissent de la confusion qui plane sur la différence entre être et étant.

Est-il un salut ? Seulement si le péril est. Le péril est lorsque l'être même va à l'ultime et retourne l'oubli qui provient de lui-même.

Or quoi, si l'être, en son déploiement, *maintient* l'essence de l'homme ? Si l'essence de l'homme repose dans le penser de la vérité de l'être ?

Alors la pensée doit prendre dictée à la ruche de l'être. Elle fait entrer l'aube du pensé dans la proximité de son énigme. »

Jean **Oury**, « **Violence et mélancolie** » (1977),  
in **Onze heures du soir à La Borde**,  
éditions Galilée, 1980, p. 322-323.

<http://www.cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2001-1-page-47.htm>

Un extrait un peu plus long, ici :

[http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/carnetab/ab\\_carnet3.html#210209](http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/carnetab/ab_carnet3.html#210209)

« J'avais essayé, l'année dernière à Milan, d'exposer très rapidement quelque chose au sujet de ce que j'avais appelé le “point d'horreur”. Je voulais dire par là que le miroir et toute sa fantasmagorie et toute sa méconnaissance, qui fait figure de reconnaissance, n'étaient là que comme défense contre ce point d'horreur. J'avais appelé ce point, reprenant une expression qui, à mon avis, correspondait assez bien à ce que je voulais dire, le point de catalepsis, dans le sens renouvelé de Zénon d'Alexandrie. Je l'appellerai aujourd'hui, peut-être pour en donner une autre image, le point d'Anaximandre, pour évoquer cette idée fameuse que c'est là, à ce point précis qu'il y a naissance et qu'il y a destruction... Il semble que le mélancolique du fait de la défaillance de l'imaginaire et du système de défense du miroir, soit livré directement à ce point d'horreur, et pour s'en défendre, **il va user de la représentation à défaut d'imaginaire**. Il en est réduit à ce qu'on éprouve passagèrement, dans certaines circonstances : cette sorte de sentiment pathique que Freud avait appelé la “douleur d'exister”, cette sorte de misère, de réduction au plus bas niveau de l'existence, cette sorte de nécessité qu'il appelait *Not des Lebens* ; autrement dit, le mélancolique est livré sans protection à ce qui est l'essence même du traumatisme : le sans-recours, l'*Hilflosigkeit*. »

Henri **Maldiney**, « De la transpassibilité »,  
in *Penser l'homme et la folie*,  
éd. J. Millon, 1991, 1997, p. 306.

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/penserlhomme.html>

« La transpassibilité consiste à n'être passible de rien qui puisse se faire annoncer comme réel ou possible. Elle est une ouverture sans dessein ni dessin, à ce dont nous ne sommes pas a priori passibles. Elle est le contraire du souci. "La rose est sans pourquoi, elle fleurit parce qu'elle fleurit, n'a souci d'elle-même..."<sup>6</sup> existe pour rien. Pour le rien qui la libère de toute attache préalable à l'étant et qui signifie en elle que son existence est originaire. La transpassibilité sans souci implique l'insouciance qui est le contraire de l'esprit de poids, le contraire de la *Schwermut* qui tend vers le fond dans un rapport obscur.

Le rapport au fond, le *Grundverhältnis* est dans Anaximandre, le rapport à *απειρον*. Tout sort de l' *απειρον* de l'indéterminé sans différence : tout mais non chaque être affirmant son essence, son *το τι ην είναι* (son "qu'est-ce qui lui était possible d'être" ou son "qu'est-ce qu'il était à être").

L'existence et l'événement échappent pareillement au cercle de la vie. »

Jean **Oury**, « Suite de la conversation avec Henri Maldiney,  
Salomon Resnik et Pierre Delion »,

in *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 36, 2001/1.

<http://www.cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2001-1-page-47.htm>

## ◆ **Holzwege**

On est tout le temps dans un système de *Holzwege*...

Jean **Oury**, « Pathique et fonction d'accueil »,

Jacques **Schotte** (éd.), *Le contact*, Bibliothèque de pathoanalyse, Éditions universitaires, De Boeck Université, 1990

Colloque international organisé par le Centres d'études pathoanalytiques de Louvain, 11-13 novembre 1988.

[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(J.%20Schotte%20ed.\).pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(J.%20Schotte%20ed.).pdf)

« À ce niveau d'élaboration, il s'agit de justifier concrètement le fait que, pour avoir accès à un "espace du dire", il est nécessaire de repérer, et non de façon

<sup>6</sup>Angelus Silésius, *Le rose est sans pourquoi*, trad. Roger Munier, Arfuyen, 1988.

thématique, un cheminement possible pour chaque sujet. Or, ce cheminement, ce n'est pas un chemin déjà tracé. On peut prendre les harmoniques d'expressions classiques : par exemple, chez Machado, le chemin qui se trace en marchant; ou, chez Heidegger, les *Holzwege*, ou bien cette expression : *der Weg Charakter des Denkens*, le caractère de "cheminement" du penser; ou bien la phrase de Paul Klee : *Werk ist Weg*, l'œuvre est chemin. Il s'agit donc d'une pragmatique : si on ne fait rien, il n'y aura pas de chemin. Ce n'est pas inscrit d'avance. Mais la difficulté est que, si on n'organise pas les choses d'une façon suffisamment rigoureuse, le cheminement se chemine lui-même, dans le sens d'une fermeture. Voyez par exemple les itinéraires stéréotypés des schizophrènes ou des malades obsessionnels graves : ils sont toujours fermés.

Or, comment est-il possible d'agir à ce niveau et de faire en sorte qu'il y ait remise en chemin, au niveau de la base, du vecteur C, sans que cela soit un chemin dicté. Il ne s'agit pas de dire : "Tu vas prendre ce chemin-là". Il faut que ce soit... non, pas spontané non plus, parce que la spontanéité, c'est un mythe redoutable... mais quelque chose qui soit pris dans une dimension du "tenir compte" ce qui est rare. Tenir compte d'Autrui, de l'autre qui est là, dans sa misère existentielle. Or, que veut dire "tenir compte" de quelqu'un, sinon tenir compte de lui en tant qu'Autrui, en tant que sujet qui a quelque chose à voir avec un désir, un désir inconscient, un désir qui souvent "est en panne", et qui le restera, et qui ne se manifestera la plupart du temps que sous des formes négatives. Tenir compte de cela ne veut pas dire éclairer cette dimension inconsciente. Au contraire, il convient de tenir compte de l'opacité : l'opacité du désir, l'opacité d'Autrui. C'est une façon de reprendre la dimension d'être "au plus proche", développée par beaucoup de phénoménologues, Erwin Straus en particulier : dialectique du proche et du lointain, qui est extrêmement perturbée chez beaucoup de schizophrènes.

La moindre des choses serait que les responsables d'une prise en charge psychothérapique puissent manier dialectiquement le proche et le lointain. Sans confondre, bien sûr, "proximité" et "toucher" : le vecteur C n'est pas le vecteur S. Le contact ne se résout pas dans le tact; bien qu'il faille du "tact" pour accéder à cette praxis qui permet d'être au plus proche en assumant le lointain. Qu'est-ce que cela veut dire ? Est mis ici en question quelque chose où il est question du désir. Le désir, c'est ce qui est au plus proche du dire. On trouvera une argumentation de cette corrélation chez Emmanuel Lévinas, en particulier

Jean OURY Alors...février 2011 (5)

dans la dernière partie de son livre *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*. Mettre en question le désir veut dire que l'on tient compte, dans une prise en charge, de quelque chose de l'ordre du transfert. Il s'agirait donc de parler maintenant du transfert. »

*Une manière d'envisager la question  
« Tenir compte d'Autrui »*



*L'instant fatal (1985), vidéo-paluche, U-Matic, 35'.*  
<http://ouvrirlecinema.org/pages/mon-coin/ab/filmo.html#instant>

## ◆ La brande

Tout le problème de la Spaltung c'est d'aller dans la brande.

Une réflexion de François Tosquelles : dans la forêt ce qui compte ce ne sont pas les arbres, mais la brande (la fougère, les sous-bois)

*Cf. prises de notes novembre 2007*

*Je viens de trouver cet article sur François Tosquelles, résistant  
("Lieutenant François")*

[http://www.lyceechaptal.fr/telechargement/Concours\\_de\\_la\\_Resistance\\_2010/Pour\\_01-03-2010/Cederom\\_la\\_Resistance\\_en\\_Lozere/\\_xml/fiches/22057.htm](http://www.lyceechaptal.fr/telechargement/Concours_de_la_Resistance_2010/Pour_01-03-2010/Cederom_la_Resistance_en_Lozere/_xml/fiches/22057.htm)

Georges **Gurvitch**, *Vocation actuelle de la sociologie*,  
*Puf, 1950, épuisé ?*  
[http://www.puf.com/wiki/Auteur:Georges\\_Gurvitch](http://www.puf.com/wiki/Auteur:Georges_Gurvitch)



*Document photographique disponible sur le site MediHal,  
Archive ouverte de photographies et d'images scientifiques*  
[http://medihal.archives-ouvertes.fr/medihal-00541241\\_v1/](http://medihal.archives-ouvertes.fr/medihal-00541241_v1/)

« Il est d'ailleurs évident que les pratiques de tout genre, susceptibles de s'adapter directement au mouvement spontané de la vie sociale, entrent en des conflits encore bien plus visibles, palpables et violents avec les étagements organisés qu'avec les rites et les procédures. C'est ainsi, par exemple, que la fameuse "révolte des faits contre le code" est largement dépassée en force et en importance par les révoltes incessantes des pratiques contre les organisations et leurs statuts ; ces conflits s'observent à l'intérieur de chaque groupe et de chaque société globale, mais leurs degrés d'intensité varient au gré des circonstances : ces conflits peuvent participer au mouvement de la "destruction", de la "restructuration" ou de l'éclatement des structures sociales.

C'est à dessein que nous nous sommes attardés à l'analyse de ces conflits immanents entre les conduites collectives organisées d'une part, la conduite de régularité variée d'autre part, car c'est l'insuffisance marquée du concept d'*institution* qui est ici en cause. Ce terme a été employé en France, dans des sens assez divergents, par l'école durkheimienne, et dans l'œuvre de Maurice Hauriou [...]. Actuellement, la majorité des sociologues américains usent et abusent de ce terme avec une profusion et un manque de clarté frappants. Tantôt considéré comme "les organisations sociales privilégiées", c'est-à-dire jouissant d'une évaluation particulièrement élevée selon la table des valeurs couramment admises par une société ; tantôt comme l'ensemble des groupes constituant l'ordre social" ; tantôt comme "formes et conditions de procédure, caractéristiques de l'activité des associations, mais qui ne s'identifient pas avec elle" (Maclver) ; tantôt comme "manières de faire préétablies", "conduites collectives plus ou moins fixées et s'imposant aux individus"

(Mauss, Fauconnet, Durkheim ; Mauss a ensuite abandonné ce concept) ; tantôt interprété comme essentiellement divisées en “institutions-choses” et “institutions-groupes” — en entendant par institution-groupe (à l'inverse de la plupart des sociologues d'aujourd'hui) les infrastructures spontanées sous-jacentes aux organisations (Hauriou) — ce terme d'institution est le plus confus et le plus flottant dont dispose la sociologie. Il nous semble qu'une des multiples raisons de cette regrettable confusion ait consisté à vouloir inclure sous le même concept les *appareils organisés*, les *modèles* et les *conduites collectives de régularité variée* tels que les rites, les procédures, les pratiques flexibles, etc. Dès qu'on entreprend une analyse tant soit peu précise et suivie des plans étagés de la réalité sociale, on ne manque pas de se persuader de la nocivité de ce terme d'institution, soit qu'il recouvre plusieurs paliers divergents de la réalité sociale et, partant, en obstrue l'accès et en interdit l'étude impartiale, soit qu'il ne concerne qu'un seul des niveaux mentionnés sans révéler son caractère limité ; l'inutilité de ce concept devient alors patente. Enfin, si on ajoute à ces défauts, l'identification souvent inconsciente entre institution et “ordre” (concept largement dépassé et tout à fait erroné de la sociologie du XIXe siècle, surchargée, comme nous l'avons dit, d'évaluations arbitraires, et opposant la “sociologie de l'ordre” à la “sociologie du progrès”), on comprendra que la sociologie contemporaine ait tout à gagner à se débarrasser du concept d'institution ; ceci d'autant plus que, récemment, on a commencé aux États-Unis à compromettre le concept, en lui-même très utile, de “structure sociale”, en le liant avec celui de l'institution qui est bien confus. Si la sociologie en profondeur pouvait contribuer pour sa part à l'élimination de ce dernier, elle en recueillerait un de ses titres de gloire les plus authentiques. » (p. 81-82)

« Depuis que Durkheim et surtout ses disciples Mauss et Fauconnet ont cru devoir le lancer (*le concept “institution”*) , en définissant naguère “les institutions comme l'ensemble des actes et des idées toutes instituées que les individus trouvent devant eux et qui s'imposent plus ou moins à eux [...], ou encore, comme l'a formulé leur maître, “toutes les croyances et

tous les modes de conduites institués par la collectivité” [...], ce concept n'a fait que rencontrer des difficultés toujours nouvelles et de plus en plus nombreuses pour son application et sa précision. En effet, il se révèle à la fois *trop large* et *trop étroit*. Il est *trop large*, car il paraît indiscutable que les croyances, idées, valeurs, conduites collectives, même pour autant qu'elles soient établies, n'ont pas toutes le même caractère (par exemple, les conduites organisées ; les rites et les procédures ; les conduites correspondant plus au moins aux modèles, signes, signaux ; les pratiques, mœurs, routines, genres de vie ; les modes et les engouements, etc.). Il est *trop étroit*, car, de cette façon, le non-préétabli se trouve exclu ; la vie sociale, et même son aspect particulier que constituent les conformistes (par exemple les conduites collectives effervescentes, non conformistes, réformistes, révolutionnaires, créatrices, ainsi que “les courants libres de la mentalité collective” et même les “manifestations de la sociabilité”, etc., s'en trouvent plus ou moins inconsciemment éliminées).

Et en même temps, est omise ou dissimulée la distinction entre “institution-groupe” et “institution-chose” (par exemple, propriété, obligation, héritage), distinction signalée avec beaucoup de raison par le juriste-sociologue Maurice Hauriou [...]. Malheureusement, Hauriou, en tant que juriste, avait envisagé le problème seulement à l'intérieur de la vie du Droit. Mais toutes les œuvres de civilisation, telles que la Religion, la Magie, la Connaissance, l'Art, l'Éducation, la Morale, le Langage, etc., finalement des civilisations tout entières, pourraient être considérées, si l'on acceptait cette terminologie, comme des “institutions-choses”. Une grave difficulté se présente alors : où se trouve la *limite* du terme *institution* ou *institutionnel* ? Une doctrine philosophique, politique ou scientifique, est-elle une “institution”, oui ou non ? Et si l'on dit, par exemple, que la religion est une institution, emploie-t-on le terme dans le même sens que lorsque l'on oppose l'Église, en tant qu' “institution”, aux croyances religieuses et aux “pratiques” religieuses ?

Lorsque Hauriou propose l'unification du concept d'institution (réconciliant l' “institution-groupe” et l' “institution-chose”) qu'il définit comme : “L'idée de l'œuvre ou de l'entreprise qui se réalise et dure...”

dans un milieu social [...], il n'arrive pas à résoudre la difficulté, non seulement parce qu'il a lié le concept d'institution avec le platonisme et avec la croyance à l'incarnation des idées éternelles dans la réalité sociale [...], mais encore parce que cet "idéal-réalisme" ne peut justifier en soi l'inclusion sous la même rubrique "institution" des éléments du phénomène social total tels que : œuvre commune, autorité non personnalisée, idées et valeurs communes, réglementation sociale, spontanéité, groupements particuliers, et ainsi de suite ; tous ces éléments existent réellement et sont saisissables, en étant classés différemment sans le moindre besoin de recourir au concept en question.

C'est en vain que divers efforts ont été faits plus récemment aux États-Unis pour définir les institutions soit comme "groupes permanents intégrés dans une société" (Herzler, Chapin, W. Hamilton), soit comme "les groupes les plus importants reconnus dans une société" (Hiller, Panunzio, etc.), soit comme "mœurs reconnues et systématisées" (Summer et Keller), soit comme "les manifestations des activités culturelles indispensables" (Malinowski), soit comme "procédures et rites bien déterminés" (Mac Iver), soit comme "des règles, statuts et rôles combinés" (Linton), soit, enfin, comme "groupes ayant des fonctions impersonnelles d'une part, groupes imposés d'autre part" (Znaniecki). En effet, dans tous ces cas, le terme "institution" n'ajoute et ne précise exactement rien par rapport aux phénomènes visés ; il se révèle donc, au point de vue scientifique, parfaitement inutile. » (p. 427-429)

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Georges\\_Gurvitch](http://fr.wikipedia.org/wiki/Georges_Gurvitch)

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/reco\\_0035-2764\\_1951\\_num\\_2\\_6\\_406878\\_t1\\_0796\\_0000\\_000](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/reco_0035-2764_1951_num_2_6_406878_t1_0796_0000_000)

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsoc\\_0035-2969\\_1963\\_num\\_4\\_4\\_7195](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsoc_0035-2969_1963_num_4_4_7195)

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/phlou\\_0035-3841\\_1951\\_num\\_49\\_23\\_7893\\_t1\\_0478\\_0000\\_3](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/phlou_0035-3841_1951_num_49_23_7893_t1_0478_0000_3)

<http://www.cairn.info/la-bibliotheque-ideale-des-sciences-humaines-article-182.htm>

<http://sociologies.revues.org/index3086.html>